De Vandières, sans reproche, sans tache, donnant sa vie et son nom à une femme qui venait de tuer son mari ! Elle accepterait cela ? Pareille infamie serait possible ? Non, non... Du moins ce ne serait pas sans combattre. Mais Maxime, confiant, sentant qu'il touchait de près le bonheur tant souhaité, Maxime souriait, incrédule.

— Il m'aimera, vous dis-je ! Ceci me regarde et j'en fais mon affaire. Gérard devinera vite — et s'il ne devine pas, je saurai bien le lui dire — que vous ne pouvez pas rester seule, aux prises avec la misère, vous qui pendant toute votre vie avez été entourée de luxe. Au besoin, ne serait-il pas possible, de lui avouer la vérité entière, c'est-à-dire que je vous aime depuis longtemps... et que je n'ai jamais aimé que vous.

— Non, non, dit-elle, pas cela ! pas cela !

— Que redoutez-vous ?

— Je ne sais... tout... Oui, tout, de sa jalousie peut-être.

— Marguerite, votre deuil est encore trop récent pour que je veuille insister davantage.

— Ni aujourd'hui, ni plus tard, Maxime, je vous en prie.

— Non, non, disait-il, souriant toujours, je ne puis croire que ce soit votre dernier mot.

Elle secoua la tête. Elle n'avait plus la force de parler.

Refuser encore, et définitivement, n'était-ce pas exciter ses soupçons ? Il se demanderait pourquoi. Il insisterait. Il voudrait savoir. Et enfermée dans son secret, que pourrait-elle dire ?

— Je reviendrai, Marguerite, me le permettez-vous ?

— Puis-je vous défendre de venir, Maxime ?

Il partit, lui adressant un long et doux regard, où il y avait beaucoup de passion, un peu de reproche et quand même de l'espérance.

Marguerite vaguement se remit à regarder la pluie fouettée contre les vitres par les rafales d'automne. Cela eût fait son bonheur autrefois, ce mariage ! Et maintenant, elle l'envisageait avec horreur. De l'honnêteté, en elle se révoltait ; elle ne voulait pas faire partager son crime à cet innocent, à ce loyal cœur.

— Non, non, jamais ! s'écria-t-elle avec un sanglot.

XV

Le Père et l'Ami

René avait eu la bonne fortune d'être placé sous les ordres du colonel Mauregard qui, sorti du rang, avait gagné ses grades sur le champ de bataille du second empire. Bien que ne badinant jamais avec la discipline, le colonel était adoré de ses hommes pour son esprit de justice.

Issu d'une famille de négociants que leur trop grande confiance en affaires avait ruinés à un âge où on ne peut recommencer sa vie, il les avait à sa charge, depuis de longues années, dans leur pays d'origine, à Verdillon, village situé à une lieue de Rolleboise, et il achevait à peine de payer leurs dettes commerciales.

Il s'était marié avec une fille de petit fermier qui lui avait apporté bien juste la dot réglementaire. Sa femme, qu'il adorait, mourut en donnant le jour à une enfant, Régine, que ses grands parents paternels élevèrent.

Mauregard, dont la femme était apparentée de loin aux Lemayeur, avait connu René tout enfant, ainsi que Gérard. Les deux amis ne manquaient jamais, autrefois, à l'époque des vacances, d'aller lui rendre visite. Ils avaient vu grandir Régine et participé à ses jeux.

Plus tard, Gérard remarqua la beauté de Régine et ses qualités de cœur. Il en parla à son père, qui ne vit aucun obstacle à leur union et qui, même, avait promis de constituer à Mlle Mauregard la dot que le colonel ne pouvait lui fournir.

Mauregard, instruit de ces projets par René, laissait Gérard fréquenter sa maison.

La fin tragique de Savenay le plongea dans la consternation. Il regretta amèrement sa confiance en l'avenir.

Régine, à qui il s'en ouvrit, le rassura. Grâce à l'amitié et aux leçons d'un vieil artiste, Fournier, retiré à Verdillon, elle avait acquis un véritable talent de dessinateur et de peintre, et elle espérait en tirer parti. Se croyant sûre de Gérard, elle était décidée à s'accumuler elle-même, petit à petit, sa dot.

Mauregard dissimula ses doutes ; mais il avait hâte d'être fixé le plus tôt possible sur les intentions de Gérard.

Un matin de cet automne, il fit appeler René et lui dit avec bonhomie :

— Mon cher René, n'auriez-vous pas idée d'embrasser le papa et la maman Lemayeur ? Vous y pensiez, n'est-ce pas ? Je le vois sur votre visage.

Ainsi pris à l'improviste, René ne savait que répondre. Il retrouva enfin son sang-froid.

— Mais oui, mon colonel, et c'est vous-même qui avez la bonté de m'inspirer cette excellente idée.

— Alors, pourquoi ne me demandez-vous pas une permission de quatre jours ?

— Parce que vous m'en avez accordé une, mon colonel, le mois dernier, pour aller voir ma marraine. J'aurai craint d'abuser de votre complaisance.

Au souvenir de la veuve de Savenay, le visage de Mauregard se rembrunit.

— A propos, dit-il, comment va cette pauvre femme.

— Elle est enfin hors de danger.

— Y a-t-il longtemps que vous avez revu Gérard ?

— Deux mois.

— Tant que ça ! on n'est donc plus une paire d'amis, d'inséparables comme autrefois ?

— Oh ! si, mon colonel, fit René, sur un ton qui laissait éclater une profonde tristesse.

— Eh bien, soyez heureux : vous le reverrez au pays, votre Gérard, et vous embrasserez papa et maman. Nous partons ce matin, tous les deux, pour Verdillon, à moins que vous ne préféreriez rester ici.

— Ici ! ah ! mais non, mon colonel. Je vous suis profondément reconnaissant de l'honneur que vous me faites en m'emmenant avec vous au pays.

— Profondément est de trop.

Ce vieux soldat n'aimait pas les grandes phrases, même quand elles portaient du cœur.

Tout exprimait la carrure dans sa personne, que l'âge avait épaissi en dépit de l'exercice quotidien du cheval et d'un régime sévère. Le ton de sa voix rappelait toujours, même quand il essayait de l'adoucir, l'habitude du commandement.

Le colonel débarqua à Verdillon en compagnie du sous-lieutenant Lemayeur. Comme il passait devant la maison du peintre Fournier, un coup sec, frappé de l'intérieur, au vitrage de l'atelier, l'obligea à s'arrêter. Un vasistas s'ouvrit et la bonne figure du vieil artiste, coiffé de son éternel béret marron, apparut.

— Eh bien, colonel, on oublie donc ses amis ; on presse le pas devant leur ermitage.

— Bonjour, papa Fournier, fit Mauregard. J'ai hâte d'embrasser ma fille. Nous nous reverrons cet après-midi.

— Entrez donc un instant. J'ai tout justement à vous parler de Régine.

René en profita pour demander la permission de se rendre tout droit chez ses parents.

— Rompez ! fit le colonel. Ah ! attention ! Fixe ! Vous présenterez mes amitiés à la mère Lemayeur, qui est bien la meilleure femme du pays... après la maman Mauregard. Ne vous attardez pas trop auprès d'eux, si vous voulez avoir le temps de bavarder avec Gérard. Vous dînez chez moi.

— Merci, mon colonel.

— Rompez.

René salua et fila en toute hâte. Il avait encore une bonne trotte à faire pour gagner la ferme. Mauregard entra chez le vieux peintre.

— Vous n'avez pas pris l'apéritif ? lui demanda Fournier.

— Non ; mais je comptais le prendre sur les joues de ma fille. Rien que de respirer l'air du pays, de revoir nos bois dorés par la palette de l'automne, de fouler le sol où on a tant roulé sa bosse quand on n'était encore qu'un morveux, ça vous donne un appétit d'enfer.

— Vous prendrez bien tout de même une petite absinthe ?

— Pas longue.

— Le temps de vous dire pourquoi Régine me fait tant de peine.

— De la peine, à vous, mon bon Fournier, à qui elle doit tout son talent. Je connais Régine, ça n'est pas possible.

Le peintre secoua la tête, d'un air navré, alla chercher la bouteille d'absinthe, servit deux verres sur un plateau et sortit, par le jardin, pour remplir d'eau fraîche sa carafe.

Mauregard, très intrigué, avait allumé un cigare et regardait distraitemment les nombreuses toiles accrochées au mur du vaste atelier.

Quand les deux amis furent installés devant leur verre d'absinthe, Mauregard se décida à demander à Fournier comment Régine pouvait lui causer tant de peine.

— Ah ! ces filles, s'écria le peintre avec véhémence, fiez-vous donc aux filles !

Les épais sourcils du colonel se froncèrent soudainement. Il adorait sa fille, et il n'admettait pas qu'on lui trouvât le plus petit défaut.

— Régine, répliqua-t-il sèchement, vous vendez, non seulement comme son maître, mais comme son meilleur ami. Elle vous doit tout son talent. Sans vous, Fournier, elle aurait continué à noircir inutilement du papier et à barbouiller de méchantes toiles. Vous lui avez appris à dessiner, d'abord...